

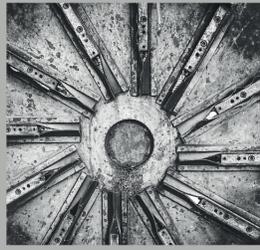
Thème / IDENTITÉ

Le thème de l'identité est fortement lié à celui de la mémoire que nous avons déjà évoqué, ainsi que de la mise en récit. La mémoire est parfois amenée à se voir restructurer dans le processus du deuil, à se fracturer, se morceler, masquant ou faisant réapparaitre différents souvenirs. La mise en récit de l'événement passé quant à lui, permet de mieux structurer sa pensée et d'appréhender le découpage temporel des événements dans l'optique de peut-être, mieux s'ancrer dans notre réalité et se réinsérer au collectif, à la société. Il n'empêche que la confrontation à la douleur de la perte, allant parfois jusqu'au traumatisme, vient parfois restructurer la manière dont l'individu organise sa vie et le récit qu'il se raconte sur le monde et sur soi-même. Si chacun a une réponse individuelle, et que tous ne seront pas sujets au traumatisme, il n'en demeure pas moins que les questions soulevées visent à restituer l'individu au sein de l'immensité du monde. Sa place se trouve réorganisée, et il arrive aussi que la personne ne sente changée en elle-même, parfois pour toujours.

Il est intéressant ici de se pencher sur le travail du philosophe Paul Ricoeur, qui propose une réflexion sur l'identité en la distinguant en deux notions. Il y aurait selon lui, une identité stable et constante qui nous rend identifiable auprès des autres de manière relativement stable dans le temps. Entre dans cette catégorie, l'apparence physique ou le nom, par exemple. Il appelle cela l'*idem*. D'un autre côté, il nomme l'*ipse*, une sorte d'identité personnelle, subjective et intime qui fait référence à la perception de soi d'un individu. Celle-ci serait amenée à évoluer dans le temps et selon les expériences vécues. Ce serait la manière dont se perçoit la personne elle-même et se comprend, et met en récit qui elle est. Si l'on suit sa théorie, ce serait alors cette dernière qui serait amenée à être impactée par le processus du deuil, et qui propulserait l'identité vers une évolution, une redéfinition de soi.

Cela engendre une réorganisation profonde de la manière dont l'individu organise sa vie et ses relations sociales. N'avez-vous jamais entendu cette phrase, disant que lorsqu'une personne meurt, quelqu'un d'autre «prend sa place» de manière à réinstaurer l'équilibre du groupe ? Il y a bien sûr l'identité que l'on présente au monde, qui paraît immuable. Mais en interne, la fracture peut être telle que la personne peut sentir «l'avant» et l'«après». Car parfois, nous vivons si proche de l'autre, que se présenter seul face au monde devient un bouleversement social. Mais c'est notamment la quête de sens, les questionnements autour de l'existence, qui viennent bouleverser nos conceptions qui nous forcent à nous projeter dans une quête identitaire. Qui états-je, quand l'autre était encore là ? Et maintenant ? La perception de soi peut se voir bouleversée et l'endeuillé peut ensuite devoir chercher à se réinventer. Ce bouleversement identitaire n'est pas nécessairement lié à la manière dont on se situe en société vis-à-vis de la personne disparue. Il s'agit en réalité d'une telle prise de conscience

111



100

de la mort, que c'est la représentation de notre monde qui s'effondre. C'est ce qu'exprime aussi le roman de Long LittWoon, *La femme et les champignons*, édité en 2018, où l'auteur, anthropologue, fait récit de son expérience de la perte brutale de son mari. Elle y décrit comment son intérêt pour la mycologie l'a encouragée à se trouver une nouvelle place en ce monde, au travers de nouveaux cercles sociaux mais en réussissant à transcender son expérience par l'activité de manière à entrevoir «un retour à la vie». Elle y écrit : «*Je suis la même, mais pourtant changée, sans être capable de le dire des mots dessus. Qui suis-je, à présent ?*».

Car «qui suis-je ?» renvoie bien sûr à l'ensemble de la personnalité, du comportement et des valeurs d'une personne. Mais il s'agit également de l'image renvoyée : celle que l'on pense de soi, ou celle que les autres pensent de nous. Comme l'exprime la psychanalyste Marie-Claude Egry dans *Les miroirs du deuil* : «*L'image ne suffit donc pas pour produire une identité. Sans altérité, elle ramène à la non-séparation et au mortifère. Le sujet peut s'identifier à son image spéculaire uniquement si elle est reliée à une présence, une reconnaissance et une nomination. À l'inverse, le miroir du deuil est le miroir de la brisure et de la disparition [...] Lors de la levée du deuil, la découverte des miroirs, leur dévoilement associe la restitution narcissique à la prise en compte de l'absence et du manque, en une image convalescente, modifiée mais vivante. Car il s'agit lors du deuil de se refaire une image, un visage, un contour, une forme, une identité. L'image se défait et se recompose après chaque deuil, non pas dans un miroir obscur qui retient le mort, mais à partir du miroir voilé de l'absence. C'est seulement dans le second mouvement du deuil que les miroirs dévoileront le blanc de l'absence, lorsque sera reconstitué un espace intérieur de survivance. [...] Le deuil est avant tout un travail de l'inconscient ou du passage des traces de l'inconscient dans le sujet, singulier et pluriel. Sa reprise vient à l'endroit où le sujet se relie avec son corps et ses cicatrices, à l'instant où il se relie à ses «objets internes» qui constituent une part de son identité singulière et de son appartenance. Identité qui le libère de la condamnation d'exister à la place d'un mort ?*»

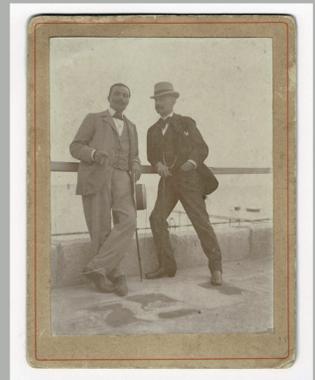
Car selon la chercheuse, cette restructuration de l'identité permettrait peut-être, non seulement de se restituer socialement, mais aussi de répondre et d'accepter que «l'autre est mort, et moi je vis». En lisant ce texte, j'y trouve des résonnances avec ce que m'exprime «S» au cours de notre entretien : «*Quand je mangerais un bon tiramisu, comme ça, je pense à lui tu vois : "lui, il ne peut plus manger ça. Moi je peux. Est-ce que je peux ? Est-ce que je peux être heureuse ?" C'était un peu ça. Est-ce que j'ai le droit d'être heureuse alors que lui, ne peut plus rien ?*».

La restructuration de l'identité, permettrait-elle ainsi de faire face au deuil, d'intégrer la perte, de s'adapter aux changements en vu d'une résilience, et peut-être, d'explorer de nouvelles façons de faire ou de vivre en recréant une nouvelle normalité ?

112



108



104

Hélène Bisch. « Le deuil, lieu et place de l'invisible ». Mémoire de master en architecture soutenu en 2024, École Nationale Supérieure d'Architecture de Strasbourg, 186 p. Sous la direction d'Alexandra Pignol-Mroczkowski.

Quel(s) lieu(x) pour le deuil ? Si la place des morts est identifiée et identifiable (cimetière, funérariums...), le deuil est quant à lui un processus tabou, qui tend à être invisibilisé et qui ne s'inscrit pas dans la temporalité mise en avant par notre société tendant vers une accélération permanente. Cela est renforcé par l'abandon progressif des rites collectifs, qui tendent à une individualisation de plus en plus marquée, renforçant dès lors le sentiment d'éloignement de l'endeuillé par le groupe social. Pourtant, sa présence se profile au travers de différents types d'espaces, accueillant la tension et la fracture qui s'effectue dans un tel processus de douleur, et précédant celle de l'acceptation, porteuse de sens. En décomposant le thème du deuil, nous l'abordons au regard de plusieurs notions, afin de tenter de comprendre son lien à l'espace, au temps, à la mémoire. L'ouvrage se compose de notions théoriques, d'entretiens, de photographies et de transcriptions spatiales par le dessin, qui permettent au lecteur une émancipation mentale, invitant au récit et à la divagation.

Hélène Bisch fait un travail sur le deuil intitulé « Le deuil, lieu et place de l'invisible » soutenu en 2024. Son travail d'enquête propose, au travers de la quête personnelle et inter-subjective que propose son mémoire, de questionner les pratiques de deuil contemporaines dans des sociétés qui ne laissent pas de l-place - ou d'espace - et qui tendent à faire disparaître les traces des personnes disparues de leur environnement familial.

Au travers d'une collecte patiente, constituant un travail d'archive minutieuse des traces et des usages liés à l'espace des personnes endeuillées, Hélène parvient à esquisser une anthropologie de la relation entre deuil et espaces familiaux. S'appuyant sur un corpus solide de lectures dans le champ philosophique, anthropologique, artistique, elle parvient à relier concepts théoriques et situations concrètes de deuil, sans pour autant tenter une démonstration ou illustration abrupte de concepts théoriques.

Le mémoire laisse une place importante au questionnement, à la place dans nos sociétés à la mémoire, au temps - mais par-delà les questions d'ordre général et philosophique, l'originalité de sa démarche consiste en un ancrage dans les espaces familiaux et familiaux de ces questions qui pourraient sinon sembler très abstraites.